L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 NOVEMBRE 1892. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 NOVEMBRE 1892.

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Éditeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

TRAVAIL ET SOCIALISME.

Les deux grandes revues anglaises, le *Contemporary* et le *Nineteenth Century*, publient dans leurs livraisons de novembre d'importants travaux sur les questions sociales et ouvrières dus à deux membres de la Chambre des Communes—MM. William Mather et Joseph Chamberlain.

Le premier étudie consciencieusement la fameuse loi des Trois Huit et les conséquences de son introduction dans le régime économique de la Grande-Bretagne. Il signale les dangers, les inconvénients de son application rigoureuse, et propose au gouvernement de borner son rôle à sanctionner les décisions des *Trade Unions* ayant pour objet de réduire, dans leurs industries respectives et conformément aux nécessités du moment, les heures de travail.

Quant à M. Joseph Chamberlain, qui est aussi remarquable économiste qu'éloquent orateur et politique avisé, il généralise, met au point cette question ouvrière, si complexe, si controversée, et passe en revue les différentes écoles qui ont le souci et la prétention de la résoudre.

L'article du *Nineteenth Century* a été très remarqué de l'autre côté de la Manche.

Tous les hommes politiques reconnaissent et proclament—écrit M. Roger Lambelin, dans la *Gazette de France* du 9 novembre—qu'il existe aujourd'hui un parti ouvrier et un programme ouvrier; plusieurs se rattachent au parti et sont sympathiques au programme, mais sans être absolument fixés sur la composition du premier et sur le texte du second.

Il est bien évident, par ailleurs, que tout le monde est socialiste si l'on admet la définition donnée par Proudhon: "Le socialisme, c'est toute aspiration vers l'amélioration de la société."

En Angleterre, il n'y a pas moins de six groupes voués exclusivement à la défense des intérêts ouvriers:

1. Les *Individualistes*, formant, naguère, le gros de l'armée libérale, et, aujourd'hui, tant soit peu discrédités. Pour eux, la liberté absolue du travail est le corollaire obligé de la liberté des échanges. La liberté est un spécifique capable de guérir toutes les plaies sociales, et la responsabilité individuelle est le seul qui mérite protection.

L'école de Manchester a perdu son prestige d'antan. M. Gladstone et M. John Morley se déclarent encore les disciples de Cobden; M. Herbert Spencer, le grand philosophe, a développé les principes du maître; il a merveilleusement déduit les droits de l'individu et fixé les limites des pouvoirs de l'État, réfutant, à la fois, la théorie de Bentham, qui fait dériver les droits individuels d'une concession de l'État et celle de Matthew Arnold, qui nie les droits naturels. Mais ces doctrines spéculatives, qui offrent tant de charme aux penseurs, sont sans effet sur les masses électorales.

2. Les *Anciens Trades Unionistes*, bien que sérieusement battus en brèche, jouissent encore d'une certaine influence. Ils ont contribué, dans une large mesure, à développer le bien être des classes ouvrières, sans s'inféoder au socialisme, et en évitant l'ingérence du contrôle de l'État. Depuis quelques années, ils semblent se relâcher un peu de leur méfiance à l'égard des pouvoirs publics.

3. Les *Nouveaux Unionistes* sont les puissants du jour; ils poussent les associations dans la voie du radicalisme et de l'internationalisme; ils sont intolérants et font une guerre acharnée à quiconque refuse de faire partie de leurs syndicats; leur tactique, leurs procédés d'intimidation rappellent l'organisation redoutable dont se servit Parnell pour promouvoir les revendications irlandaises.

4. Les *Collectivistes*, peu nombreux encore, sont relégués dans la catégorie des théoriciens au même titre que les *Individualistes*. Ils estiment que le meilleur gouvernement est "celui qui gouverne le plus"; ils préconisent la mise en propriété collective de la terre, du capital, des moyens de production.

Leurs docteurs affirment que, le jour où la propriété individuelle aura disparu, commencera l'âge d'or des peuples. C'est une de ces utopies décrites, avec humour, par M. Bellamy, dans *Looking Backwards*.

5. Les *Anarchistes* sont, pour la plupart, des révolutionnaires étrangers, qui affichent un mépris absolu de tous les gouvernements et du principe d'autorité. Ils sont partisans de la "propagande par le fait", c'est-à-dire de toutes les violences, et c'est à la police qu'incombe la mission de les surveiller et de les réduire à l'impuissance.

6. Les *Socialistes d'État* terminent l'énumération; et leur groupe se divise à l'infini, suivant le genre de l'intervention qu'ils sollicitent de l'autorité gouvernementale.

Ces écoles, ces formidables associations, accusent les progrès du socialisme, mais le bon sens et l'esprit pratique des Anglais ont réussi, jusqu'à ce jour, à endiguer les torrents trop impétueux, et des lois mûrement élaborées sur la régime des manufactures, sont venu donner satisfaction aux plus légitimes revendications ouvrières.

Au Parlement français—ajoute notre confrère—nos députés n'envisagent les questions sociales qu'à travers le prisme de leurs intérêts électoraux, et il suffit à leur bonheur que l'*Officiel* enregistre leurs tendres déclarations à l'adresse des masses ouvrières—déclarations formulées à propos d'une loi quelconque qu'ils n'ont ni étudiée ni comprise.

Est-il rien de plus pitoyable que la discussion de ce projet récent tendant à la création d'une Caisse de maternité! Parmi les orateurs qui y ont pris part les uns ont oublié que les ouvrières agricoles peuvent devenir mères aussi bien que les ouvrières industrielles, et ont droit à la même assistance; les autres ne sont pas d'accord pour savoir si ces caisses seront entretenues par l'État, les départements, les communes, les patrons ou les ouvriers. On se perd dans un dédale de considérations spéculatives; le ministre des finances fait connaître qu'il ne dispose d'aucun crédit, qu'il faut lui créer des ressources; et, finalement, le projet incohérent est renvoyé à la Commission.

En matière de législation ouvrière, nos députés feraient bien d'étudier les réformes réalisées de l'autre côté de la Manche. Pour arrêter le flot montant du socialisme, ils devraient s'inspirer moins de leurs intérêts électoraux que des sentiments de justice et d'équité.

Le mot de Bacon est toujours vrai: *In societate aut vis aut lex viget.* Dans une Société doit régner la Loi ou la Force. Si la législation est inefficace, le champ reste libre à toutes les violences.

Calino lit, dans son journal, que M. Bourgeois, ministre des Beaux Arts, est dans la Marne.

—Mon Dieu! s'écrie le doux idiot, pourvu qu'il sache nager!

Chez l'épicier:

—Je voudrais bien avoir un quart de thé.

—Du noir ou du vert?

—Ça ne fait rien, maman est aveugle.

Après la cérémonie du mariage, un maire félicite les jeunes époux qui se lèvent pour partir.

Le marié tend la main, avec un sourire aimable, au maire, et, distrait, lui dit:

—Au revoir, monsieur!

La jeune femme n'a pas été contente.

Les bonnes gaffes:

Après son déjeuner au restaurant, un monsieur dit au patron:

—Délicieux, votre civet de lièvre! Comment le préparez-vous.

C'est bien simple, monsieur; quand votre lapin est écorché......

FEUILLETON.

LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS.

PAR

M. MORPHY.

TROISIÈME PARTIE.

MISÈRES ET MILLIONS.

(Suite.)

Congédié par son amie d'un jour, il la suivait partout, mendiant un regard de la charmeuse qui passait auprès de lui sans même daigner répondre par une inclinaison de tête à son humble salut, indifférente, méprisante et hautaine!...

Le duc de Valréor, lui, se sentait de plus en plus captivé par la merveilleuse beauté de sa jeune femme, et il était pour elle d'une suprême galanterie, aussi respectueux qu'au début de leur union.

Il se riait bien des préjugés sociaux à présent. Cette mésalliance lui avait apporté un bonheur divin qu'il savourait avec la volupté d'un blasé ou plutôt d'un raffiné, qui croyait avoir vidé la coupe de tous les plaisirs humains, alors qu'il n'en avait goûté que l'écume.

Il avait entièrement rompu avec le monde de joueurs, de viveurs et de coureurs qu'il fréquentait autrefois; il n'avait plus revu ni la belle Coralie, ni aucune autre étoile à la mode.

Il était heureux, il était riche et il se plaisait chez lui, en compagnie de ce trésor de joie et d'amour dont la fortune capricieuse avait fait sa compagne.

Il aimait, il croyait être aimé.

Que pouvait-il rêver en dehors de ce paradis.... sinon l'enfer parisien dont il s'était enfin évadé, démon sauvé par l'amour?

Oh! c'était bien fini, se répétait-il avec l'assurance tranquille que donne la foi en soi-même, cette force suprême! Il s'était réconcilié avec ses pairs du faubourg Saint-Germain et il avait reconquis leur estime.

Chacun oubliait ses erreurs et ses folies passées pour envier sa félicité présente, faite, croyait-on, de bonheur, et d'honneur!

Chaque jour la duchesse Maria montait d'un échelon dans la considération soupçonneuse et difficile de ce monde *select*. De par sa noble alliance et sa radieuse beauté, elle était sans conteste la première parmi les premières, la reine de l'aristocratie et de la mode!

Au printemps, l'on retourna à la maison de Neuilly, devenue château ducal et habitée pour la première fois par Mme de Valréor.

La splendide propriété semblait avoir été touchée par la baguette d'une fée depuis deux ans.... Boucart n'était plus là pour imposer ses goûts bourgeois et sa prudente réserve en matière de dépenses.

L'or coulait à flots, comme si la source en était inépuisable et la maison avait grand air et bon ton.

C'était complet comme luxe, parfait comme élégance.

Mme de Lorme avait mis son personnel à la hauteur de sa nouvelle situation, et la livrée bleu clair à boutons d'or, avec chiffre et couronne bien en évidence, était du meilleur goût....

Mme Léonie, la coquette femme de chambre, ne pouvait plus se lasser d'admirer le superbe François, métamorphosé en véritable gentilhomme de la cour du roi-soleil.

Son mari, le gros cuisinier, lui faisait pitié par comparaison, avec son bonnet, sa veste et son tablier blancs. Mais le bonhomme, toujours occupé à ses fourneaux, n'y voyait, c'est le cas de le dire, que du feu.... et il se contentait de confier mystérieusement à ses collègues que jamais il n'avait vu des choses.... oh! mais des choses, aussi extraordinaires que dans cette "boîte là".

Cette année, l'heureuse Mme de Lorme accompagna la duc et la duchesse dans leurs voyages.

Pour satisfaire son plus vif désir et régler diverses affaires d'intérêt, on traversa la Manche et l'on descendit à Londres, au Bristol-Hotel.

La veuve du pen regretté Boncart avait entendu dire que la noblesse anglaise pouvait être comparée à celle qui régnait en France avant cette coupable révolution qu'elle maudissait de tout son cœur et en bonne compagnie dans les aristocratiques salons du quartier Saint-Germain.

Aussi avait-elle hâte de contempler ce monde imposant qui gardait les vieilles traditions monarchiques dans toute leur pureté. C'était pour elle comme un pieux devoir, une sorte de pèlerinage à accomplir.

Elle mourait d'envie de s'agenouiller devant un trône. Ce serait en quelque sorte la consécration de cette gloire rayonnante qu'elle avait conquise de haute lutte et au prix de quels efforts!...

La reine venait précisément de quitter sa résidence habituelle de Windsor pour reprendre ses réceptions à Buckingham palace. Le duc obtint pour sa famille une invitation à l'audience solennelle et exclusivement féminine de l'après-midi....

Maria et sa mère passèrent toute la nuit à étudier le cérémonial de la cour d'Angleterre et s'apprêtèrent à déployer le plus grand faste, ce qui n'est plus de mode en France.

—"Pauvre France!"—disait Mme de Lorme.

Un magnifique carosse, attelé de quatre chevaux, s'arrêta à leur intention devant la porte de l'hôtel Bristol.

Elles y prirent place en grande toilette de *cour*, ruisselantes de pierreries et d'or.

Maria n'était parée de sa couronne de duchesse, qui formait comme une éblouissante auréole au-dessus de son beau front.

La voiture de gala descendit la grande voie de Piccadilly au milieu de l'admiration respectueuse des Londoniens.

Sur le siège de devant étaient assis très raides et compassés le cocher et le valet de pied; derrière et debout, se tenaient deux laquais, vêtus comme les suisses de Notre-Dame un jour de Noël, cheveux poudrederizés, souliers enrubannés, bas de soie, culotte de satin et livrée éclatante en velours grenat, de l'or sur toutes les coutures.. le char de Phaéton traînant la Fortune et la Beauté, un éblouissement sans pareil, une fantasmagorie, une merveille!....

Et d'autres carrosses descendaient en tous sens se dirigeant au petit trot vers le palais de la reine et s'alignant au fur et à mesure dans Buckingham palace road.

Ce défilé de noblesse et de richesse au sein de l'immense ville contrastait avec le mouvement ordinaire des rues, sillonnées de *cabs* et d'omnibus rapides et remplis d'une foule silencieuse, affairée, dans laquelle se détachaient sinistrement les *lazarus*, pieds nus, affreux, guenilles humaines.... une misère à faire peur et pitié à côté de ce déploiement de luxe, de diamants d'or!....

Enfin, après deux heures d'attente impatiente entre la double haie des curieux émerveillés et pleins de déférence, la voiture entra dans la cour d'honneur du palais....

—Je suis si émue,—disait Mme de Lorme à sa fille,—qu'il me semble que je vais mourir.

—Quelle folie, mère. Viens!

Elles pénétrèrent dans les salons de Buckingham. Déjà elles entrevoyaient le trône royal dans l'éloignement....

Sa Majesté embrassait une heureuse privilégiée.

Quel spectacle!....

Mais ce fut tout, hélas!.... Au moment même d'être présentées à leur tour, elles entendirent un colloque rapide et significatif entre leur introductrice et la femme d'un lord très en vue dans le parti conservateur.

Cette dernière disait, au milieu d'un groupe scandalisé:

—Je vous assure, milady, que cette Mme de Lorme est l'ancienne femme de chambre de ma sœur, la comtesse de X.... Je la reconnais bien. On ne peut pas la présenter à la reine. Il faut éviter à tout prix une pareille horreur.... Ce serait vraiment trop *shocking!*

Schocking! ce mot de réprobation discrète du cant anglais courut dans tous les rangs et la présentation n'eut pas lieu, faute d'invitées, celles-ci ayant fui, dérasées de honte, plus mortes que vives après cet affront....

Mme de Lorme n'avait pas insisté et pour cause! Elle avait de son côté reconnu la belle-sœur du général de X.... dont elle n'avait plus entendu parler depuis vingt ans et qu'elle croyait morte...

Pour son malheur et sa confusion, celle-ci avait simplement épousé un lord et, barrière vivante, elle venait l'arrêter d'un mot dans sa triomphante ascension......

Sa devise ne serait plus: *Excelsior!* Il faudrait descendre et se rabattre!

Les deux femmes n'avaient même pas la consolation de pouvoir pleurer après ce malheur dans leur somptueux équipage découvert où elles s'étaient de nouveau réfugiées.

Elles durent traverser Londres sous les milliers de regards, dissimulant leur supplice moral.

—Oh! mère,—murmurait Maria anéantie,—tu aurais bien dû m'éviter cela!

—Va, tu n'auras bientôt plus rien à me reprocher,—répondit Mme de Lorme atterrée.

XI
COUP DE FOUDRE.

Le duc de Valréor n'était pas au Bristol quand elles rentrèrent. Elles purent donc se renfermer dans leur appartement et donner libre cours à leur douleur.

Maria n'avait nul besoin de questionner sa mère pour savoir que cette accusation de domesticité était hélas trop réelle!

Comment parer à ce coup terrible? Le scandale va vite. Le soir même il allait courir Londres.... demain il sauterait peut-être le détroit et traverserait Paris.

Rien à faire, sinon se cacher!....

—Tu aurais pu te douter de cela—s'écria la jeune duchesse.—Oh! je voudrais être à cent pieds sous terre.

Et elle ajouta avec des larmes dans la voix:

—La femme de notre ambassadeur était là.... Tout le monde va connaître cet affront sanglant!....

Mme de Lorme n'essaya pas de se défendre et garda son masque impassible et tragique: Sa vie tout entière avait été un perpétuel défi à la société. Elle s'était élevée de la plus humble condition jusqu'à la haute bourgeoisie, jusqu'à la grande noblesse et elle espérait monter encore....

Cette chute imprévue et inéluctable lui donnait le vertige....

Elle ne voyait plus rien, n'écoutait, ni n'entendait rien, elle tombait, tombait toujours comme dans un rêve!....

Sa fille se disposait à la quitter, le regard perdu d'angoisse, la rage au cœur, elle aussi, quand le duc se précipita dans la pièce comme un fou, criant:

—Vous savez la nouvelle, la catastrophe!

—Mon Dieu! quoi encore!—fit Maria.

—L'*Union nationale* vient de faire banqueroute.... Tout ce que j'avais était là.... perdu!

Il regarda sa belle-mère avec une anxiété poignante.

—Je vous avais donné le conseil,—balbutia-t-il,—l'affreux conseil d'acheter de ces valeurs......

—Et je l'ai suivi,—murmura Mme de Lorme qui devint encore plus livide.—Je l'ai suivi.... complètement.... Je n'ai plus rien, moi non plus!

—Mais vos immeubles?—hasarda le duc—boulevard Saint-Germain et.......

—Vendus.... J'ai tout vendu pour acheter de l'*Union*.

Sa voix s'arrêta dans son gosier, et elle bégaya dans un râle:

—Je suis ruinée.... aussi!

Maria écoutait avec une muette horreur....

Après cette chute vertigineuse, ce coup foudroyant. C'était à devenir folle. Il lui sembla que quelque chose craquait dans son cerveau et que sa raison allait fuir....

Elle tournoya sur elle-même et roula sur le tapis....

Quand elle revint à elle, la jeune femme se retrouva à s'en échapper.

—Je vous parais infâme. n'est ce pas?—lui demanda le duc avec un accent désespéré—Je vous perds avec moi.... ma pauvre chère Maria!

—Non,—murmura-t elle affolée,—ce n'est pas cela.... Si vous saviez!....

Et elle lui raconta brièvement ce qui s'était passé à Buckingham palace, préférant qu'il sût la vérité de sa bouche en cet instant de malheur. Demain, le scandale serait public. Il n'y aurait plus rien à lui cacher.

M. de Valréor se releva brusquement en apprenant cette révélation qui l'atteignait dans son honneur de gentilhomme.

—Oh! je plains celui qui colportera le premier cette injure,—dit-il enfin d'un ton décidé.—La vie d'un homme ne pèsera pas lourd pour moi. Dans l'état d'exaspération où je suis je voudrais que ce soit demain! Mille dieux!

—Merci!—s'écria la jeune femme s'élançant vers lui.—Oui, vengez-nous: c'est une calomnie j'en suis sûre!

Le duc ne sourcilla point.

Il savait mieux que personne à quoi s'en tenir; changeant de sujet aussitôt, il reprit;

—Ayez bon courage, Maria. J'ai su dépenser plusieurs fortunes, je saurai m'en reconstituer une.... Le besoin d'argent ne nous atteindra pas. Comment ferai-je, je n'en sais rien encore, mais je réussirai.... je le veux, il le faut, cela sera!......

Un malheur, dit-on, n'arrive jamais seul. Ils en eurent bientôt la triste preuve.

Une bonne de l'hôtel vint les avertir que Mme de Lorme était au plus mal....

Ils accoururent et la trouvèrent se débattant dans d'atroces convulsions.

—Oh! cet affront,—hurla-t elle en apercevant Maria.—Je t'avais bien dit que je n'y survivrais pas!...

Un médecin appelé immédiatement reconnut à première vue la nature de ce mal foudroyant.

—Elle s'est empoisonnée—dit-il au duc et à la duchesse stupéfaite.

En effet, on retrouva une fiole ayant contenu du laudanum....Il n'y avait plus à douter.

Des vomitifs et un contrepoison énergique furent aussitôt administrés et la malheureuse rouvrit des yeux hagards, tout effarée de se retrouver encore de ce monde après sa tentative de suicide.....

Maria se retira ne pouvant supporter plus longtemps cet affreux spectacle; son mari la suivit bientôt!

—Il faut nous attendre à un cruel dénouement—lui dit-il d'un air morne.—Votre pauvre mère est perdue à moins d'un miracle.

—Comment!—se récria la jeune femme, sans témoigner d'un bien grand émoi—Mais elle va mieux, à présent!

—Le médecin n'est pas de cet avis, malheureusement.

—Tous nous accable en même temps,—sanglota Maria.—Je ne puis rien supporter de plus. Qu'on me laisse seule!

Et elle se jeta sur son lit, se cachant la tête dans ses deux mains.

—Mais, pourtant,—insista le duc,—si votre mère......

—Oh! faites-moi grâce jusqu'à demain.

M. de Valréor ne put tirer autre chose de la duchesse. Phénomène assez fréquent et fort heureux après les grandes catastrophes, elle était prise d'un sommeil invincible comme celui qui, dit-on, terrassa Napoléon après Waterloo.

N'était-ce pas aussi son Waterloo, à elle, cette terrible journée?....

Son ordre fut écouté; on ne la dérangea plus jusqu'au lendemain.

Quand elle se réveilla, doutant encore si les évènements de la veille étaient rêves ou réalités, on lui annonça que sa mère était morte dans la nuit en l'appelant une dernière fois....

Son agonie avait été lente, cruelle, épouvantable.... Elle se croyait déjà dévorée par les flammes de l'enfer et s'accusait d'un crime.

C'était pour Maria le coup final. Elle perdait son dernier appui et son seul guide dans la fausse voie où elle s'était engagée.

—Oh! c'est lâche!—murmura-t-elle.—C'est bien lâche; de m'abandonner ainsi, après....

Son mari était là; elle n'acheva pas et se reprit à sangloter....

L'incident scandaleux de Buckingham palace se compliquait d'un drame. La justice fit son enquête avec tout le cérémonial anglais et l'enterrement fut fixé à huitaine....

Il fallut donc attendre.

Ah! ces funérails ne se ressemblèrent point aux "noces noires" de Maria.

Tout se fit conformément aux usages du pays où l'on se trouvait, le duc ne voulant pas transporter le cadavre de la veuve.... et le scandale de Londres à Paris....

L'écho de cette tragédie serait toujours assez retentissant par lui-même, sans y ajouter le spectacle de l'enterrement.

Un élégant corbillard vitré reçut le cercueil qu'aucune draperie ne recouvrait, suivant la mode anglaise, et le duc et la duchesse montèrent dans une voiture de deuil qui ressemblait absolument aux voitures de mariage en France.

Le singulier véhicule partit au trot, au milieu de l'indifférence et de l'irrespect général, les Anglais ne saluant guère les vivants et jamais les morts!

Quand on eut atteint les faubourgs de l'immense métropole, les chevaux prirent le grand trot et ce fut en quelque sorte dans une galopade que se fit, ou plutôt s'expédia l'enterrement.

Une heure après M. et Mme de Valréor prenaient l'express pour Paris, emportant dans leur fuite rapide l'impression que les funérailles de Mme de Lorme continuaient toujours et qu'ils avaient encore devant les yeux le cercueil de chêne dans sa cage vitrée.

—Ma mère avait bien besoin de nous amener dans cet affreux pays!—conclut la duchesse, atteinte dans son orgueil plus encore que dans ses affections ou ses intérêts.

—Ne lui reprochons rien,—fit le duc avec un soupir.—Elle y reste, elle!

—Mais nous restons aussi, nous!—rétorqua Maria outrée de sa malechance.—Elle est morte et nous sommes encore vivants.... Il me semble que je suis plus à plaindre qu'elle!

Pour la première fois depuis son mariage, le duc de Valréor se demanda:

—Maria n'aurait-elle pas de cœur? Et alors qu'allons-nous devenir?

Il se sentait le courage de sacrifier son existence fastueuse et de travailler, mais il lui fallait pour stimulant l'amour de sa jeune femme qui déjà l'avait retrempé et régénéré....

Si elle venait à lui manquer après tout le reste, il s'avouait vaincu et il renonçait par avance au rude combat pour la vie qui demande foi et force!

XII
LE SALUT!

L'écho de cette tragédie avait en effet traversé la Manche; mais le suicide de Mme de Lorme arrêta net les confidences de la belle-sœur du général de X... Celle-ci se reprocha intérieurement les suites fatales de sa révélation et elle ne souffla plus mot de ce qu'elle savait. D'ailleurs le duc lui avait écrit à ce sujet, la menaçant de demander raison à son mari de toute nouvelle allusion offensante.

L'incident de Buckingham palace ne fit donc pas de bruit. Quant à la mort de Mme de Lorme, on l'attribua entièrement au krach de l'*Union nationale* qui l'avait ruinée, elle et bien d'autres!.... C'était un petit malheur dans un grand et chacun en avait sa part.

Dès son arrivée, le duc de Valréor se rendit compte de cette situation relativement favorable des esprits après une pareille catastrophe.

Il en fit part à Maria qui lui manifesta enfin sa surprise de l'entendre parler aussi légèrement de l'affront qu'elle avait reçu au palais de la reine.

—Vraiment, — dit-elle, —je croyais que vous aviez pris cette calomnie plus à cœur!

Le duc crut devoir la mettre sur ses gardes pour l'avenir, dans le cas peu probable d'un nouveau scandale.

—Vous ne devez pas douter de mon courage,—répondit-il,—et si quelqu'un vous insultait, il le paierait de sa vie, ou j'y laisserais la mienne, je ne m'en dédis point. Mais il faut que vous sachiez la vérité.... dont vous ne connaissiez qu'une partie. Votre mère était réellement en condition chez mon oncle de X.... Il n'y a point de déshonneur à cela, mais il vaut mieux, si l'occasion se présentait, ce que je ne suppose pas, il vaut mieux, dis-je, laisser tomber le fait sans le relever par un démenti public.

—Ainsi,—fit Maria baissant le regard, vous saviez......

—Oui, je savais cela, mais mon amour pour vous a été plus fort que tous les préjugés du monde et je ne regrette notre alliance que parce qu'elle a causé votre ruine.... et la mort de votre mère.

—Ne regrettez rien,—dit la jeune femme lui tendant la main.—Où en sommes-nous et que pouvons-nous vendre?

—Hélas, ma pauvre Maria, il ne nous reste que les deux propriétés du faubourg Saint-Honoré et de Neuilly et ce qu'elles contiennent.

—Et c'est absolument tout?

—A part ma modeste résidence des bords de la Marne où nous serons contraints d'aller habiter pendant quelque temps.

—Que comptez-vous faire?

—Louer et hypothéquer tout ce que nous possédons afin de réunir un fort capital et tenter une grande entreprise!....

Maria baissa tristement la tête.... Elle allait être obligée de s'enterrer vivante à la campagne, sevrée de tous les plaisirs mondains en pleine jeunesse et peut-être pour toujours!

Elle se prit à envier le sort de sa mère; celle-ci n'avait vécu que pour sa vanité et elle en était morte. Elle en avait fini d'un seul coup avec les regrets et la souffrance!

Mais elle, qui avait fait tant de sacrifices pour éviter la médiocrité, allait-elle donc y retomber?

Que lui importait d'avoir un duc pour compagnon de chaîne, si la pauvreté le rendait esclave! Autant valait alors rester fidèle à Charles Maury. Il était jeune au moins et il avait l'avenir devant lui!

—Je vois que vous ne m'approuvez point,—fit le duc.—Vous doutez de ma réussite, n'est-ce pas?

—Peut-être. Les affaires, avouez-le, ne sont point votre affaire!

—Eh bien! vendons tout.... Nous réaliserons quelques centaines de mille francs que nous placerons cette fois en rentes sur l'État....

—Quel revenu espérez-vous en tirer?

—Trente mille francs au plus.

—C'est la misère,—dit Maria consternée.—Trente mille francs!

—Je le sais bien, mais que faire?—interrogea anxieusement le duc.

Il devenait timide devant elle et il se reprochait de l'avoir entraînée dans sa ruine.

Il se trouvait plus misérable avec trente mille francs de rente que la pauvre marchande des quatre saisons que nous connaissons avec rien!

Trente mille francs, c'était le prix du dernier manteau de martre zibeline qu'il avait offert à Maria pour aller patiner la nuit au bois de Boulogne!....

Il se serait soumis pourtant, car il était amoureux de sa jeune femme, mais elle, élevée dans le luxe, l'esprit perverti par sa mère, comment la convaincre?

Il lui dit encore, en songeant cette fois:

—Je viens de réfléchir.... nous pourrions arriver à cinquante mille francs de revenu en vendant absolument tout.... même vos diamants, Maria! Je pourrais peut-être en prêtant mon nom à certaines affaires financières comme celle qui nous a ruinés atteindre à soixante-quinze ou quatre-vingt mille francs par an. C'est quelque chose.

—Oui,—fit dédaigneusement Maria,—c'est à peu près le dixième de ce que nous dépensions. Quant à mes diamants....

Ce mot éveilla en elle une idée subite. Elle s'arrêta net et au lieu du refus formel qu'elle avait déjà sur les lèvres, elle reprit;

—Quant à mes diamants, vous me rappelez fort à propos que ma tante, celle qui m'a donné ma plus belle rivière.... est fort riche et m'aime beaucoup, surtout depuis sa dernière maladie.....

—C'est une parente du côté paternel, sans doute,—hasarda le duc.

Maria inclina la tête en signe d'acquiescement et resta songeuse.

—Laissons tout en l'état pour le moment,—fit-elle enfin comme si elle venait de s'arrêter à une résolution irrévocable.—Il n'y a pas encore péril en la demeure!

—Mais chaque jour de plus est un pas vers la misère,—objecta son mari effrayé.

—Vous n'entendez rien aux affaires, je vous le répète,—insista Maria d'un air équivoque;—ma mère avait sans doute d'autres valeurs que celles de l'*Union*. Quant à moi, j'ai ma cassette particulière, vous le savez.... et j'en connais seule les secrets. Enfin, je dois hériter de ma tante après sa mort. Pourquoi ne m'aiderait-elle pas de son vivant? Ne vous occupez plus de la question d'argent. Cela me regarde seule!

—Comment, Maria, vous entendez assumer une pareille responsabilité?

—Mon père était dans les affaires et je ne suis plus au courant du *doit* et de l'*avoir* que vous ne pensez. Je m'arrangerai avec votre intendant. Jusqu'à nouvel ordre, laissez moi faire!

—Je vous obéis, chère providence.... mais je doute encore!

—Vous avez tort. En y réfléchissant mieux, notre situation me paraît compromise, mais non perdue. Vous me permettez de faire un voyage de quelques jours ou peut être de quelques semaines?

—Si je vous le permets, quand c'est pour me sauver que vous partez! Ne puis-je au moins vous accompagner?

—Non, mon ami. Ce serait inutile et peut-être nuisible. Ma tante est une vieille femme fantasque et capricieuse qui ne veut voir que moi seule.

—Ce n'est certes pas moi qui la blâmerai,—dit amoureusement le duc.

Et son caractère léger et insouciant reprit le dessus.

Il s'en remit complètement à Maria du soin de leurs intérêts communs, trop heureux de sortir encore une fois de l'abîme et ne cherchant pas à savoir si cette nouvelle issue n'était pas la honte, ou pire peut-être.... la suprême infamie!

XIII
L'ENTREVUE.

Point n'est besoin de chercher bien bas ou bien haut le paradis ou l'enfer. Chacun ici-bas porte en soi son bonheur ou sa damnation. Tout ce qui est excès ou injustice renferme son châtiment.... La nature se venge, et tout se paie sur terre, sans aller plus loin....

Exemple:

Boucart était mort d'avoir trop bien vécu. Il s'était éteint misérablement, sans avoir pu jouir de sa fortune mal acquise.

Sa femme avait été foudroyée par son ardente vanité. En quelques heures de tortures morales et physiques, elle avait subi la peine de sa vie d'intrigues et d'inconscientes scélératesses.

Au moment où elle croyait atteindre l'Olympe de ses rêves et porter à ses lèvres avides la coupe d'hydromel, la misérable avait trouvé la ciguë.... Au lieu du nectar, le poison!....

Le châtiment de Maria était de vivre et de sentir tout crouler sous elle. A force de distractions, elle avait oublié ses cauchemars affreux et mystérieux.

Elle comprit que la solitude et la vie tranquille les lui ramèneraient.

On l'avait hissée jusqu'au faîte de la société; elle ne voulait pas en redescendre!

Elle avait une ressource que sa mère n'avait pas ou du moins n'avait plus en abandonnant la vie: sa beauté....

Elle se dit en elle-même:

—Pourquoi pas?

Et elle écrivit à Isaac Ristein la lettre suivante:

"Monsieur,

"Je vous prie de me donner le plus tôt possible les renseignements d'intérêts que vous devez avoir sur la situation financière de ma mère dont vous étiez, m'a-t-elle dit, le fondé de pouvoirs.

"Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

"Duchesse de Valréor."

La lettre cachetée et mise à la poste, Maria pensa:

—Laissons le bel oiseau venir s'engluer lui-même à l'appeau.

Isaac Ristein se présentait le lendemain chez la duchesse de Valréor qui lui fit faire antichambre pendant plus d'une heure.

Le malheureux avait une attitude de chien battu quand on l'introduisit dans le boudoir où Maria l'attendait en matinée décolletée, affectant un air de langueur qui lui seyait à ravir.

—Je vous prie de m'excuser si je vous reçois ici,—lui dit-elle d'un ton nonchalant et fatigué,—je suis souffrante depuis quelques jours.

—Il serait banal de vous dire combien j'en éprouve de chagrin,—risqua Isaac.—Si vous saviez......

—Comment! vous pensez encore à vos folies?—interrompit Maria avec une indulgente pitié.—Je vous croyais revenu à des idées plus saines.

Le jeune homme ne répondit que par un douloureux soupir.

—Allons! j'en ferai ce que je voudrai,—pensa Maria.—Il est toujours à moi, corps et âme.... et bien...

Et elle reprit à haute voix, revenant aux choses sérieuses:

—Vous avez été un assez mauvais conseiller pour ma mère, monsieur Ristein. C'est à vous que nous devons d'être à peu près ruinés.... Mais, peu importe, il est trop tard pour récriminer. Quel parti peut-on tirer de ces valeurs dépréciées que vous avez achetées pour notre malheur?

—Aucun, hélas! Tout est bien perdu.... définitivement!

—Et quelle est votre situation financière vis-à-vis de nous?

—Mais elle est absolument nulle. J'ai exécuté les ordres de Mme de Lorme, rien de plus. Voici, d'ailleurs, l'état de nos diverses opérations mis à jour, puisque vous avez bien voulu m'appeler à ce sujet.... à ce seul sujet hélas!

—De sorte que vous ne nous devez rien et que nous ne vous devons rien non plus?—fit la duchesse parcourant des yeux le document qu'il venait de lui remettre.—La conclusion n'est pas difficile à tirer.

Il s'inclina en signe d'assentiment, n'osant aborder un autre sujet qu'il avait sur le cœur. Son audace d'autrefois vis-à-vis de la duchesse de Valréor n'avait été qu'un feu de paille!

—C'est bien, monsieur,—lui dit enfin Maria avec une froide politesse. Je vous remercie; vous pouvez vous retirer. Le gérant de la fortune de ma mère ne sera pas le nôtre, je n'ai pas besoin de vous en énumérer toutes les raisons....

Et elle se leva, prête à passer dans une autre pièce, comme si elle ne pouvait déjà plus à lui....

—Oh! madame,—supplia Isaac avec des larmes contenues dans la voix.—Je vous demande en grâce de m'écouter. Votre porte m'est défendue.... Peut-être n'aurai-je plus l'occasion de vous revoir.

—Assurément non.

—Oh! par pitié, un seul mot!

—Eh bien! hâtez vous donc,—répondit-elle déjà sur le seuil de la porte.—Je suis au moment de partir chez des parents dévoués qui nous restent fort heureusement. Ce n'est pas ce moment avec vous que je réparerai le mal que vous nous avez fait volontairement et inconsciemment.

—Quoi, vous pouvez croire?....

—Je crois que vous êtes un bien dangereux ennemi ou un bien mauvais financier, l'un ou l'autre: les résultats parlent d'eux-mêmes!

Par une tactique toute féminine, elle commençait par accabler son interlocuteur de torts imaginaires afin de le mettre dans l'obligation de se défendre.... et de s'acquitter envers elle. Le sexe faible excelle dans ces petits tours de force!

—Vraiment! vous me connaissez mal,—protesta Isaac.—Non seulement je suis bien innocent de la catastrophe qui vous a si cruellement atteints sous tous les rapports, mais encore j'étais, en venant ici, disposé à vous offrir....

—Merci de vos générosités.... j'en connais déjà le prix! Assez, monsieur Ristein! Assez!

—Mais laissez-moi achever! Je voulais mettre mon crédit à votre disposition sans aucune arrière pensée d'en tirer bénéfice!

—Vous comprenez donc que vous êtes responsable de ce qui nous arrive?—lui demanda la duchesse avec une parfaite assurance.—Enfin!

Isaac ne répondit pas et attendit son arrêt avec une vague espérance, baissant la tête et commençant de bonne foi à croire à sa culpabilité dans l'affaire de l'*Union nationale*.

—Je retiens votre avez,—reprit Maria, suivant son idée,—mais je ne veux pas en profiter. Votre dette est toute morale. Puisque ce n'est pas pour vous venger de moi que vous avez engagé ma mère dans des spéculations aussi malheureuses, c'est donc par inexpérience.... et je ne veux pas abuser de la situation dans laquelle vous vous êtes mis, comme galant homme.

—Au contraire, je vous pris d'accepter ce que je venais vous offrir,—se récria Isaac avec élan.

—Non, je vous tiens quitte,—répéta généreusement Maria.—Mais je choisirai un autre banquier pour l'avenir!

—Puisque je vous offre de tout réparer.

Cette fois la duchesse affecta la surprise et lui demanda:

—Vous?.... Tout réparer?.... et de quelle façon, mon Dieu!

—En vous servant les intérêts de ces fonds compromis.... par ma faute! Plus, si vous voulez! Tout ce que j'ai est à vous.... disposez-en, par pitié pour vous, sinon pour moi!

—Tout ce que vous avez Isaac! mais à quel titre?....

—A titre d'ami, d'ancien ami...... et, laissez moi vous le rappeler, d'admirateur pendant une heure!....

Il s'attendait à quelque reproche virulent, mais elle laissa passer le mot sans manifester aucun ressentiment.

Ce silence enhardit l'incorrigible amoureux et il continua:

—Depuis que vous m'avez éconduit, Maria, ne vous ai-je pas fait oublier mon odieux procédé par la plus discrète réserve? Et pourtant, je n'ai pu vous chasser de mon cœur, croyez-le. Que de nuits j'ai passées sans sommeil, pensant à vous, rien qu'à vous, cruelle! et revivant pour mon supplice cette journée délirante que je vous ai volée.... Oh! Maria, chère Maria, laissez-moi vous donner encore ce nom......

La duchesse feignit d'éprouver, elle aussi, une vive émotion rétrospective, et, arrêtant Isaac d'un geste et d'un regard qui n'avaient rien d'inhumain, elle dit, la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements précipités:

—Après le malheur qui vient de m'atteindre.... je ne parle point de la perte de ma fortune, mais de celle de ma pauvre mère.... j'avoue que je ne me sens plus la force de dissimuler mes plus intimes sentiments. Voulez-vous savoir ce que je ressentais pour vous avant ces agissements que je ne veux pas vous rappeler?

—Je vous le demande à genoux.... parlez, Maria.... je bois vos paroles!

—Avant ce jour que je voudrais effacer de ma vie.... vous entendez.... je vous aimais presque, ou du moins vous ne m'étiez pas indifférent. Maintenant vous savez ce que j'ai souffert. Adieu.... Ne me revoyez jamais!

Isaac bondit vers Maria et lui prenant les mains:

—Vous m'aimiez?—murmura-t-il transporté de joie.—Misérable que je suis! Qu'ai je fait? Comment réparer.... Oh! c'est trop de bonheur, chère martyre!

—Je vous ai aimé dès le premier jour que je vous ai vu,—reprit l'habile comédienne essayant de se dégager,—et si je n'avais pas succombé à la plus lâche des agressions.... car M. Maury s'est conduit avec moi d'une façon encore plus indigne que vous-même....... Si cette violence dont vous connaissez les suites ne m'avait pas livrée pieds et poings liés aux volontés de mes parents.... Oui, sans cela, Isaac, j'aurais été votre femme!

—Mais, aujourd'hui, Maria, qui vous empêche d'être à moi librement.

—Tout! J'ai été votre victime corps et biens. Je ne puis être votre amie, ce serait infâme de ma part.

—Infâme...... quel mot! Et pourquoi, mon Dieu?

—Parce que le souvenir de votre brutal chantage a tué en moi le germe de l'amour que je gardais pour vous.... Et puis je suis mariée et si je n'aime pas le duc de Valréor, du moins je veux désormais respecter les liens qui m'enlacent à lui. Enfin je suis ruinée.... Vous supposeriez certainement que c'est l'intérêt qui me guide.... Non, je ne veux pas.

—Maria, je vous jure que jamais un pareil soupçon n'entrera dans mon esprit...... Et à force de soumission et de respect je vous ferai oublier cet acte atroce, désespéré.... que seule la plus violente passion a pu m'inspirer et que je maudis plus que vous! J'étais fou de votre beauté. J'étais fou!

—Oh non, vous avez agi de sang-froid.... Tout était bien calculé, prémédité et préparé à l'avance! Malheureux, que ne m'avez-vous laissée libre?

—Vous me martyrisez, pardon.... grâce!....

Et il voulut se traîner à ses genoux, mais elle laissa échapper un cri de frayeur:

—Si mon mari rentrait en ce moment... Relevez vous ou je vous laisse!

Il garda son attitude humble et suppliante, les mains jointes:

—Ecoutez,—reprit Maria très agitée—je ne veux point pousser l'animosité et le ressentiment contre vous jusqu'à la haine. Ma mère vous avait choisi pour la diriger dans ses intérêts...... je vous confie la même mission. Je vous remettrai tout ce qui me reste et vous me rendrez le service de faire produire à ce capital le plus possible. C'est tout ce que je vous demande comme indemnité.... C'est tout ce que je puis et veux accepter!

—Merci!—s'écria Isaac, se relevant radieux.—Vous me comblez.... Oui! je serai votre banquier, et bientôt vous ne penserez plus à ce désastre financier. Il sera largement réparé.

—Encore un mot.... Je vous abandonne donc la gestion de mes biens, mais encore une fois je ne veux accepter de vous aucune générosité. A chaque échéance, j'exige que vous me disiez si oui ou non mon compte se balance exactement.....

—Laissez-moi ce souci. Ce que vous me demandez sera fait, Maria.... oui, à la lettre, vous ne me devrez rien, pas même un remerciement! Mais ne parlons plus d'argent, je vous en prie. Ah! laissez-moi espérer que vous me pardonnerez enfin et que je serai encore le plus heureux des hommes.

—Tout dépendra de vous.... J'essaierai d'oublier votre conduite et de me souvenir du penchant qui m'attirait autrefois vers vous.... Ah! j'ai bien souffert de votre affreuse cruauté!

—Maria, encore une fois, pitié!

—Adieu, il faut que je parte, dit brusquement Maria.—Nous avons près de cinq cent mille francs à payer et je ne puis trouver une pareille somme que dans ma famille.... Le bruit de notre ruine a couru; on nous croit encore plus bas que nous ne sommes et tous les fournisseurs montrent les dents à la fois....

La duchesse savait parfaitement que ni son mari ni elle n'avaient aucune dette, mais avant d'aller plus loin, elle voulait assurer son existence pendant un certain temps et voir jusqu'à quel point elle pouvait compter sur les protestations de dévouement de l'amoureux....

Cinq cent mille francs!

L'énormité du chiffre fit pour à Isaac qui devint irrésolu. Mais l'enchanteresse l'acheva d'un dernier coup, traîtreusement préparé de longue main.

—Je ne vous demande pas de m'avancer cet argent,—dit-elle de sa voix la plus câline,—je ne le puis même pas, car j'ai averti mon mari que je partais pour quelques semaines. Il me demanderait où j'ai trouvé la somme si je restais ici!

Le jeune fou donna tête baissée et avec bonheur dans ce piège délicieux dont l'issue était indiquée.

—Quand voulez-vous partir?—demanda-t-il fiévreusement.

—Aujourd'hui même.... avant ce soir! Je n'ai pas de temps à perdre! Tout est prêt.

—Cet après midi, je vous remettrai un chèque de cinq cent mille francs—promit Isaac enivré d'espérance.

—C'est impossible, vous dis-je!

—Oh! ne me refusez pas, Maria.... accordez-moi cette faveur.

—Mais comment expliquerai-je au duc la provenance de cette somme?—demanda naïvement la duchesse, enveloppant Isaac Ristein d'un regard enchanteur.

—Ne le détrompez pas, vous partirez avec moi; voulez-vous?

—Avec vous!.... quel scandale, au lendemain d'un deuil!—protesta vivement Maria.

—Qui le saura, excepté nous, qui n'en dirons rien?

—C'est encore trop!

Et elle parut réfléchir fiévreusement, comme partagée entre l'envie et la crainte....

Isaac redoubla d'instances, attendant anxieusement son arrêt.

Enfin elle se décida.

—Soit!—dit-elle, affectant d'être brisée d'émotion.—Je ne puis en effet rester ici après avoir annoncé à tout le monde mon départ. J'irai donc où vous voudrez, mais à une dernière condition.... Vous serez mon cavalier, mon ami.... et rien de plus. Vous me le permettez? Vous me le jurez!

—Oui, oui, tout ce que vous voudrez, Maria!

—Jurez-le-moi! Je l'exige!

—Je vous le jure!....

Isaac Ristein ne quitta la duchesse de Valréor qu'après avoir pris rendez-vous avec elle pour le soir même à la gare d'Orléans,.... la tante de Maria habitant le centre de la France.

Le pauvre fou était ivre de bonheur et il ne vivait plus, dans la délicieuse attente de violer son serment et de reconquérir son amie.

Ensemble! seuls! elle et lui, pendant un mois peut être! Quel trésor d'amour pour quelques poignées d'or!

Le sacrifice ne lui coûtait plus un regret!

XIV
VENDUE!

Après le départ d'Isaac, la duchesse Maria se prit à réfléchir longuement, envisageant maintenant sa situation avec plus de calme. Comment allait-elle organiser sa nouvelle et louche existence? Jusqu'à quel point pourrait-elle compter sur son ami? Combien de temps durerait l'empire absolu qu'elle exerçait sur lui?

Et elle se promettait bien d'être véritable magicienne en amour. Non, il ne se lasserait pas d'elle, se disait-elle victorieusement!....

D'ailleurs, elle était forte dans son indifférence complète pour lui; elle prit la résolution d'agir en véritable courtisane et de profiter de la lune de miel pour ruiner Isaac à son tour en cadeaux précieux dont elle pourrait tirer parti le moment venu.

Ce serait sa vengeance... et son salut!

En somme, Jacob Ristein le père était là, qui finirait bien par s'apercevoir des prodigalités de son fils. Celui-ci ne pourrait masquer indéfiniment ce déficit colossal qui commençait par cinq cent mille francs d'un seul coup et allait continuer de plus belle. On lui retirerait alors le maniement des fonds de la banque Ristein, c'était certain.

Ça durera ce que ça durera, — se dit enfin Maria.—Nous verrons bien.

Et elle jeta ce mot cynique qu'elle avait souvent entendu répéter au Bon Pasteur:

—Après celui-là un autre!....

En somme, ce qu'elle ne s'avouait pas entièrement, mais ce qu'elle sentait bien, c'est qu'elle était prête maintenant à toutes les déchéances morales, à toutes les infamies cachées pour ne pas déchoir de son rang et de sa situation de fortune.... Il n'y a que le premier pas qui coûte, rien de plus vrai!

C'était sa lutte pour la vie, à elle.

Dieux, que son passé de jeune fille et ses amours avec Charles Maury lui semblaient loin! Était-elle assez niaise alors! Elle aurait ri de son ignorance et de sa naïveté de jeune fille si une autre pensée plus noire, un mauvais ressouvenir ne lui avait fait courber la tête.

—Bah!—conclut-elle. C'est la vie; il faut la prendre comme elle est.

Son mari vint la tirer de ces singulières réflexions en lui demandant si elle avait bien pesé toute la gravité des engagements qu'elle avait pris la veille. Cette responsabilité ne lui paraissait-elle pas trop lourde, à présent?

—La nuit porte conseil,—ajouta-t il. Je ne vous en voudrais pas d'avoir changé d'avis, ma chère Maria.

—Encore;—fit-elle en souriant.—Vous doutez donc de moi...... homme de peu de foi? Tenez, puisqu'il faut tout vous dire, je viens précisément de calculer le chiffre de nos ressources, en l'augmentant du prix des bijoux dont je peux me défaire et des avances que me fera ma tante: nous avons de quoi vivre, et je reste!

—Dieu soit loué!—s'écria le duc avec transport.—Je ne demande qu'à vous croire, ô ma gracieuse fée!

—J'ajouterai que je viens de voir le fondé de pouvoir de ma pauvre mère, ce Ristein que vous connaissez. Par bonheur, il n'a pas exécuté les derniers ordres reçus. C'est autant de sauvé du naufrage!

—Je respire enfin. Alors vous me quittez, charmante amie?

—Oui, je vais vous dire adieu après le déjeuner. J'ai beaucoup de courses à faire et je ne vous demande pas de vous ennuyer en ma compagnie.

—Ne dites pas cela, Maria. Vous me privez d'un plaisir!

—Mon retour vous consolera,—fit elle, féline.

Et elle reprit, les yeux noyés de langueur vraie ou feinte:

—Ce que je vais vous dire n'est pas bien, mais j'éprouve le besoin d'aller m'ensevelir à la campagne, toute seule, pendant quelque temps. Ces événements qui nous ont frappés coup sur coup finiraient par m'ôter la raison.

Elle se leva en soupirant encore et prit le bras de son mari pour traverser l'appartement....

Pendant tout le repas elle garda cet air grave et rêveur, parlant de sa brave et digne tante qui allait être si heureuse de la revoir.

—Je t'écrirai chaque jour,—promit-elle affectueusement au duc attristé de cette séparation.—Oui, chaque courrier t'apportera de mes nouvelles. Je t'aime tant!

Il embrassa galamment la main de Maria comme remerciement de ce délicat tutoiement qui n'est pas dans le vocabulaire courant des classes privilégiées.

Maria fit préparer ses bagages de bonne heure et quitta son mari en l'embrassant bien tendrement. Ah! la pensée d'une trahison était loin de l'esprit de M. de Valréor, qui appelait sa femme son "bon ange...." N'était-ce pas pour leur salut qu'elle partait?

La jeune femme s'était aguerrie contre les émotions. Jamais elle ne s'était sentie aussi forte, aussi sûre d'elle-même que pendant cette comédie des adieux....

C'était la première fois depuis son mariage qu'elle s'absentait ainsi, laissant son mari à la maison.

Elle versa quelques larmes et s'arracha à ses dernières caresses. Le devoir l'appelait! Elle partit......

On eût dit vraiment que l'âme de sa mère l'inspirait......

Le soir, à la gare d'Orléans, elle aperçut Isaac Ristein dans un coupé de première classe..... Elle échangea un signe d'intelligence avec lui et monta dans un autre compartiment réservé qu'elle avait loué pour ne pas se compromettre.

On quitta Paris et à la première station, Isaac descendit de son wagon pour prendre place aux côtés de Maria, tirant les rideaux du coupé par mesure de prudence, assura-t-il.

Son bonheur était un véritable délire. Il expliqua à la duchesse en riant à se tordre qu'il avait donné à sa famille, pour motif de son absence, une affaire de plus de cinq cent mille francs.

—Oui,—ajouta-t-il avec feu.— Plus d'un demi million d'amour et de plaisirs. Je n'ai pas menti! C'est même la meilleure affaire que je ferai de ma vie!

Et il tendit à Maria le précieux chèque.... qu'il ne tirait pas à vue sur la banque de son père, bien entendu....

La duchesse prit le papier sans affectation et coula un regard en dessous sur la somme. C'était bien cela.

Elle enroula la feuille autour de son doigt et la glissa dans sa bourse.

—Isaac! — dit-elle alors d'un air offensé,—quel est ce langage!...... Croyez-vous donc que je sois à vendre et oubliez-vous que vous m'aviez promis soumission et respect?

Il se jeta à ses pieds, balbutiant des folies et embrassant ses genoux.... Elle le releva et lui permit seulement de s'asseoir près d'elle.

Le jeune Ristein ne pouvait calmer son exaltation, sollicitant ardemment un baiser qu'on lui marchandait.

—Je vous croyais perdue à tout jamais'—murmura t-il avec passion.—Oh! j'ai bien souffert...... Vous avez été sans pitié pour moi!

—Vous voyez bien que non,—répondit la charmeuse.

Et lentement, savamment, elle se laissa aller dans ses bras, accordant enfin le baiser refusé.

Que risquait elle maintenant? Elle s'était fait payer d'avance!

Oui, cette fois, elle s'était vendue et n'avait plus ni raison ni excuse. Elle était seule coupable et responsable....

Elle n'y pensait même pas, heureuse de rester duchesse en redevenant courtisane!

C'était bien la mère qui revivait dans sa fille.... dans sa "vraie fille!"

XV
LE DRAME.

Ce deuil maternel ainsi commencé se poursuivit fort agréablement. Maria ayant relevé Isaac de son serment de respectueuse camaraderie, que ni l'un ni l'autre n'avait du reste jamais pris au sérieux ...

En arrivant à destination, ils s'étaient enquis de quelque vieux château à louer dans les environs, afin de pouvoir donner l'adresse de la fameuse tante au duc de Valréor.

Cela fait, ils menèrent joyeusement la vie de touristes.

La jeune femme ne ressentait ni remords ni scrupules et l'aimable corruption de son ami finissait par lui plaire et l'entraîner. L'amour discret et profond de son mari lui semblait fade et banal, auprès de l'ardente passion d'Isaac Ristein.

C'était sa troisième liaison, toute matérielle et positive, celle-là; mais ce genre d'existence convenait à ses idées du moment. Elle prenait en aversion tout ce qui pouvait lui rappeler la poésie du passé ou quelque noble sentiment.

Elle s'enlisait volontairement dans la boue pour ne rien voir en deçà ni au delà; elle s'efforçait de jouir du présent et de se trouver heureuse quand même, s'excusant de tout par ce seul mot:

—Il le fallait!.... Nécessité n'a pas de loi!

Quant à Isaac, il exultait et, pour lui, les jours passaient comme des éclairs. Il était l'ami de la duchesse Maria; quelle joie, quel orgueil! Il se le répétait à lui-même comme s'il ne pouvait croire à son triomphe.

Son amie lui paraissait de plus en plus captivante et la satiété ne venait pas. Il était rivé à elle par une chaîne de plaisirs que rien ne pouvait rompre. Il vivait dans un amoureux délire.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi et Maria qui voulait en finir, écrivit à son mari qu'elle avait réussi auprès de sa tante et reviendrait dans quelques jours.

Le duc n'avait répondu qu'à la première de ses lettres, mais cette négligence qui l'étonna tout d'abord lui était au fond indifférente.

Elle n'était du reste pas jalouse.... et pour cause.

Isaac poussa des cris de désespoir quand il entendit parler de retour. Il pleura, il supplia et il obtint un sursis pendant lequel on voyagerait.

Maria, ayant accepté sa proposition, résolut d'en profiter, et elle partit pour Lyon où elle se fit offrir une broche en diamants de quatre-vingt mille francs comme souvenir!

Cette fois Isaac était décavé et il fallut regagner Paris.

Cette rentrée dans sa famille était navrante pour lui, mais par contre Maria était enchantée. Elle avait chassé de son imagination toutes les inquiétudes de l'avenir, après les redoutables visions d'un passé qu'elle seule maintenant connaissait.

Sa beauté était une mine inépuisable de richesse et d'ivresses: elle saurait garder et tenir son rang avec éclat, malgré le krach financier qui l'avait d'abord frappée d'une épouvante folle!

Elle avait victorieusement éprouvé sa puissance sur Isaac: elle était sans limites! "Ne pas aimer et se faire adorer", il y avait des millions dans ce secret qu'elle se promettait bien d'exploiter sur une vaste échelle.

La duchesse de Valréor, plus fière et plus imposante que jamais, fit sa rentrée au château de Neuilly en toilette de grand deuil....

Son mari n'avait pas été au devant d'elle à la gare, quoique averti, et elle s'apprêta à le gronder sévèrement de ce crime de lèse galanterie.

—Prévenez le duc de mon arrivée,—dit Mme de Valréor à François.—Je l'attends ici!

Le flamboyant valet de chambre s'inclina très bas comme à l'ordinaire en disant respectueusement:

—Monsieur le duc vient précisément de me dire qu'il attend Mme la duchesse dans le grand salon.

Maria étonnée monta au premier étage, distribué en salons d'honneur depuis l'inauguration du "chateau."

Velours, soie, ors, glaces, cristaux, bois précieux, dentelles, tentures, tableaux et fleurs, tout scintillait, ruisselait, flamboyait captivait et charmait les sens dans ces immenses salles de réception, d'un luxe princier et d'un goût parfait comme science et comme art.

Le duc de Valréor, les traits fatigués, l'air grave et sévère, se tenait debout au milieu du grand salon, correctement vêtu de noir et redressant sa haute taille.

—Ah! vous voilà, madame!—fit-il d'une voix mordante.—Enfin!

Et il alla refermer la porte à double tour derrière la duchesse, qui resta muette et comme pétrifiée, puis il mit la clé dans sa poche pour plus de sûreté.

—Eh bien!—reprit-il d'un ton de persiflage où perçait une colère blanche, longtemps contenue,—j'espère que ce voyage a été moins désagréable que l'autre?

—L'autre?—répéta la duchesse dont la pâleur devint effrayante.—Je cherche vainement à vous comprendre.

—Oui, l'autre,—continua le duc la fixant des yeux avec une fureur croissante,—vous savez bien....hôtel du Bon-Pasteur, à Limoges, un refuge où les filles mères se refont une virginité.... Vraiment vous ne vous souvenez pas?

—Ah! mon Dieu!—gémit Maria étourdie,—il sait tout! Ce n'est pas ma faute...... Ecoutez......Pitié, mon ami, grâce!

Et elle tomba face contre terre devant son mari qui écumait et frappait du pied avec rage.

—Oh! je ne vous tuerai pas,—grinça-t-il en la relevant d'une secousse violente,—vous n'en valez pas la peine.... Je vous réserve seulement le châtiment des drôlesses, celui-là.... Tenez!....

Il bondit vers un guéridon et s'empara d'une forte cravache qu'il y avait déposée à l'avance.

Alors, saisissant la misérable par ses beaux cheveux qui se dénouèrent dans sa main, il la cingla le visage avec frénésie, la balafrant à chaque coup d'une raie noire et sanguinolente.

Elle chercha à fuir, mais elle s'embarrassa dans la traîne de sa robe et tomba en poussant des hurlements sourds, comme une bête qu'on bat.... Elle s'aplatissait contre le tapis avec affolement, cherchant à esquiver les morsures de la cravache qui la fouaillait toujours.

Mais, la natte de Maria enroulée autour de son poignet, le duc furieux relevait brusquement cette tête charmante, et continuait de la zébrer de raies profondes; chaque fois qu'elle relevait ses mains pour se garantir la face, il les rabattait cruellement à coups de pommeau.

Dans une suprême convulsion d'atroce souffrance, elle lui échappa et se blottit dans un coin de la pièce, haletante, éperdue d'horreur, ne jetant plus qu'une plainte lente et déchirante, un râle de torture qui s'étranglait et mourait dans son gosier....

Déchaîné, enragé de désespoir et de haine, le duc de Valréor s'acharnait sur elle, la frappant au hasard, partout, en proférant des injures sans nom et la piétinant même dans le paroxysme de son aveugle fureur....

Enfin la cravache usée, brisée, lui tomba des mains.

Il abandonna sa victime, expirante de douleur, après un dernier coup de botte et un dernier outrage:

—Voilà comment je me venge d'une créature qui porte mon nom!

Il lui lança cette insulte les yeux dans les yeux en lui crachant au visage....

Ce fut pour la malheureuse, agonisante de peur et se tordant sous le supplice, comme la brûlure d'un fer rouge sur une plaie!....

Le duc de Valréor livide, crispant ses poings et s'enfonçant les ongles dans la chair, parcourait maintenant le salon en tous sens comme atteint de folie.

Soudain, il revint vers Maria qui sanglotait, suffoquait, hurlait.

—Eh bien! parlez!—dit-il d'une voix sifflante.—Je veux tout savoir de votre bouche même. Après la correction l'explication.... Je vous écoute!

Et comme elle se roulait sur le plancher sans articuler une phrase intelligible, balbutiant, suppliant, hoquetant, il s'avança vers elle à grands pas, menaçant, terrible.

—Ah! parlerez-vous?—s'écria-t-il furieusement—parlez! parlez! ou je vous écrase sous mon talon.... je vous tue comme une chienne enragée!

—Oui,—bégaya-t-elle horrifiée,—oui.... oui.... pardon, pardon!

Il se croisa les bras devant elle, attendant impatiemment, l'œil dur et chargé d'éclairs....

Alors, elle lui raconta en paroles entrecoupées, hachées de cris douloureux, sa liaison avec Charles Maury et ce qui en était résulté, rejetant toute la faute sur son complice d'abord et sur ses parents ensuite......

C'était sa mère qui l'avait contrainte au mariage, ne lui donnant que le choix entre la prison ou cette alliance. Elle n'avait fait qu'obéir passivement à une autorité despotique, plus puissante que sa volonté.

—Mais quand je vous ai vue pour la première fois vous alliez être mère?—fit M. de Valréor dont la voix tremblait en prononçant ces mots.—Qu'est devenu votre enfant?

Dans l'état d'affolement où elle se trouvait, Maria n'eut pas la force d'inventer une fable, et elle lui livra la vérité, toute la vérité, à sa honte!

—Ce n'est pas moi qui suis la plus coupable,—murmura-t-elle se relevant sur les genoux et s'appuyant sur un siège, le visage caché dans ses mains,—c'est encore ma mère qui m'a guidée dans cette malheureuse voie.... Quand j'ai quitté Neuilly après avoir été fiancée avec vous, maman m'a emmenée à l'autre extrémité de Paris, avenue d'Orléans, dans un pavillon isolé qu'elle avait loué pour moi. C'est là que j'ai vécu pendant un temps.

—Votre parents, chez qui vous prétendiez être à cette époque, était donc ignorante de cette infamie, comme moi, comme tout le monde?

Elle fit un signe d'acquiescement et se sentit presque soulagée, malgré les souffrances aiguës que lui faisaient endurer ses blessures. Elle avait cru jusqu'à cet instant que son mari n'ignorait rien, pas même sa dernière fugue avec Isaac Ristein, et elle s'apercevait à cette observation qu'il n'était pas au courant de son inconduite après leur mariage.

C'est à cela seulement qu'elle devait d'avoir échappé à la mort, pensait-elle.

—Continuez,—insista le duc d'un ton impératif.—Il me faut jusqu'au moindres détails, jusqu'au dernier aveu.

—Ma mère espérait tout d'abord que mon état n'aboutirait pas,—reprit faiblement la jeune femme.—Elle essaya par tous les moyens possibles qu'il n'en soit rien.

—Et c'est pour cela qu'elle retardait ce mariage de semaine en semaine, espérant arriver à ses fins.

—Elle ne put y parvenir, et le temps s'écoulait toujours.... Elle me soumit à des exercices violents, et à de longues courses en voiture par les plus mauvais chemins, afin de précipiter le dénouement.... Elle tenta d'en finir par toute sorte de moyens, Rien n'y fit.... Ou plutôt si!.... Je tombai réellement malade.

—Je sais,—ricana M. de Valréor.—On me fit part de votre état, en me disant que vous aviez trop veillé au chevet de votre tante, et qu'à votre tour vous étiez en danger de mort.... Naïvement, je vous écrivais comme à une sainte et vous me répondiez de votre côté, comme un ange de charité, comme une vierge innocente et pure, comme une martyre d'abnégation! Quelle infâme comédie et quelle dérision! Vous étiez en ce moment vautrée sur une couche infâme, livrée à des manœuvres sans nom.... Tenez, les voilà vos lettres d'alors, les voilà, misérable!......

Et les déchirant en mille morceaux, il en lança les débris à la face de la coupable qui gémissait sourdement, en proie à de cuisantes et intolérables souffrances.

—Achevez,—commanda le duc.—Et si vous mentez.... malheur à vous!

Mentir! elle n'y songeait même plus et elle cherchait seulement à rejeter toute la responsabilité sur sa mère.

—Je guéris enfin,—continua-t-elle, secouée par des frissons convulsifs,—et ma mère avait eu si peur de me perdre qu'elle n'osa plus me violenter.... Elle se borna seulement à me faire prendre toutes les précautions possibles pour que mon indisposition ne laissât pas de traces apparentes et ne me déformât point. Il fallait vous tromper et......

—Et vous avez bien réussi toutes les deux, je le reconnais. Votre duplicité a été parfaite comme ma crédulité a été complète. Ensuite?

—En décembre je mis au monde un fils qui ne devait pas vivre, car il était trop frêle.

—Qu'en avez vous fait?.... Est-il mort?

—Il est mort. Je voulais le faire garder en nourrice, mais ma mère s'y opposa absolument. Elle craignait qu'en cherchant à le revoir de temps en temps je ne me compromisse plus tard. Il fallut donc le perdre!

—*Il fallut*.... dites-vous! Oh! mère indigne et sans entrailles!

—Je luttai; je résistai longtemps.... jusqu'au dernier jour...... le 31 décembre. Alors, il fallut bien me décider et je suivis les conseils de ma mère.

—Comment, malheureuse, le jour même de votre mariage vous avez accompli ce forfait!

—Ce jour là, j'étais folle.... Je dis à ma mère: "Fais ce que tu voudras de l'enfant et que je n'en sache rien." Elle ne voulut pas, redoutant mes reproches par la suite.... ou peut-être je due l'accompagner. Nous primes une voiture avenue d'Orléans, après avoir soldé la location du pavillon où j'habitais et réglé la femme qui gardait l'enfant.

—Et après? finissez!

—Après nous fûmes prises en route dans un embarras de voitures, rue Montmartre, je crois, et ma mère remarqua votre coupé.... Elle baissa aussitôt les stores de notre fiacre qui repartit au bout d'une heure de mortelle attente.

—Ainsi donc, j'étais là, à quelques pas de vous.... Oh! si j'avais pu me douter! J'étais encore assez riche pour m'acheter un revolver!

Maria eut un frémissement de terreur à ce mot....

Elle continua d'une voix de plus en plus affaiblie:

—J'ai résisté jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute, je le jure, rôdant dans une ruelle déserte de Montmartre sans pouvoir me résigner à cet affreux sacrifice. Mais l'heure s'avançait.... vous m'attendiez, j'ai perdu la tête et puis.... et puis.... Oh! quels souvenirs!

—Enfin?

—Enfin, j'ai laissé l'enfant dans la voiture d'une marchande des rues...., et nous nous sommes enfuies!

—Ah! les femmes des rues n'ont pas eu de chance, ce jour-là,—dit amèrement le duc, songeant à la marchande qu'il avait heurtée avec son brillant attelage.—Et c'est tout?

—Oui, je vous le jure, c'est bien tout,—ose dire Maria tremblante,—je me suis efforcée de racheter le passé depuis notre union. Ma conduite a été irréprochable.... Je vous ai sincèrement aimé. Quant au petit enfant, j'ai cherché à le revoir....

Cela devait être vrai, car l'accent de Maria redevint sincère et elle osa lever les yeux.

—Eh bien?—insista le duc.

—La marchande et sa fille l'avaient gardé, paraît il, et elles l'ont élevé pendant près d'une année. Il a succombé l'hiver dernier. C'est ma mère qui m'a donné ces renseignements dont l'exactitude n'est que trop certaine....

—Les avez-vous contrôlés par vous-même du moins?

Maria secoua la tête négativement.

—Et c'est tout?—interrogea encore M. de Valréor.

—Oui, oh oui!—répondit la misérable.

—Non,—fit violemment le duc,—ce n'est pas tout.

Elle lui jeta un regard de supplication effaré et se reprit à trembler. Il n'ignorait donc rien? Qu'avait-il ainsi renoncé en si peu de temps?

—Grâce, supplia-t-elle, épargnez-moi!

—Rien! J'achève votre récit: Après avoir jeté à la rue le fruit de votre honteuse conduite, vous n'avez pas craint de paraître devant Dieu et devant les hommes en toilette nuptiale, avec le voile blanc et les fleurs de l'innocence.... Et quand cet enfant est mort, juste au même moment, vous avez quitté le deuil et vous vous êtes lancée à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes.... C'est monstrueux, c'est infâme, et il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pilori assez déshonorant pour y étaler votre flétrissure. Oh! maudite, trois fois maudite créature.

Et ricanant devant elle:

—Duchesse de Valréor, regardez-vous donc en ce miroir.... Êtes-vous marquée du sceau de l'infamie? Vous reconnaissez-vous?

Elle obéit machinalement et poussa un rugissement de douleur.

L'indignation la releva et lui rendit un courage factice qui lui permit de crier:

—Oh! c'est lâche..... vous n'aviez pas le droit! Il fallait me tuer plutôt!....

Sa beauté était détruite.... elle était hideuse maintenant.

Sa face violacée, boursouflée, sanguinolente, formait un masque grotesque et horrible....

Ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait: une tête de Gorgone!

—Pouah!—fit le duc se détournant avec dégoût.—Je suis mieux que vengé.... Je suis guéri de mon amour qui était ma honte.... Je vous quitte pour toujours et vous défends de reparaître chez moi. La duchesse de Valréor n'existe plus pour son mari qui la méprise et la hait. J'emporte l'épouvantable vision d'un monstre à face de crapaud qui n'a plus rien d'humain: ni cœur, ni âme.... ni face! Adieu, fille du ruisseau et de la fange; puisse l'égout vous servir de tombeau!....

Et sur cet effroyable imprécation, il sortit, agité par mille sentiments divers, furieux de cette trahison, honteux de sa violence, désespéré de sa passion et atterré devant l'avenir que cet éclat lui préparait.

—Ai je eu raison?—se demandait-il dans sa voiture qui l'entraînait grand train vers son hôtel.—Après avoir épousé cette femme par intérêt, avais-je bien le droit, comme elle me l'a dit.... de venger ce qui me reste d'honneur?

Il réfléchit et s'exclama enfin:

—Qu'importe! il fallait cela pour me détacher d'elle à tout jamais: j'ai bien fait!

Et songeant à cette famille que Jacob Ristein lui avait procurée:

—Je croyais que le père était malhonnête, je savais que la mère était légère... mais comment supposer que cette malheureuse fût criminelle! Hélas la boue n'engendre que la boue....et je m'y noie à mon tour! Oh! moi qui l'aimais tant... qui étais si heureux!

Au fond de cette exaspération farouche, il y avait le combat d'un amour aliéné, mais encore tenace...... Si Maria lui eût été indifférente il n'eût pas songé à l'exécuter ainsi.

Qui sait s'il ne s'était pas vengé sur elle d'être obligé, malgré tout, honte et crime, de la porter encore dans son cœur.

Il était écrit que cette femme soulèverait les plus grandes passions et provoquerait les plus cruels martyres!....

Pendant ce temps, foudroyée par son malheur, elle restait debout, dans ses somptueux salons, n'osant plus regarder les glaces qui lui renvoyaient son affreuse image comme autant de nouveaux outrages et elle tremblait de fièvre et de désespoir!

—Lâche!—murmura-t-elle avec une haine sombre,—je te retrouverai au jour comme Isaac.... et tu te traîneras à mes pieds en versant des larmes de sang!

Mais son miroir de Venise, que son regard ne put éviter la souffleta encore d'un démenti.

Cette fois, sa rage devint frénétique: elle eût plus volontiers pardonné des coups de poignard que ces coups de fouet, car elle tenait plus à sa beauté qu'à sa vie.

Elle ramassa les morceaux de la cravache, se couvrit le visage de son mouchoir comme d'un voile, et regagna son appartement, où elle s'enferma à clef....

Alors, seulement, elle sonna sa femme de chambre et lui cria, sans ouvrir sa porte, d'aller chercher un médecin au plus vite....

L'homme de l'art arriva bientôt.